

Par effraction. Les corps déchiquetés des guerriers de l'ombre

Paul Bleton

Télé-université, Montréal
Creliq, Université Laval

Horripilation, torture

Dans *Les trois veuves de Hong-Kong* (1968) de Gérard de Villiers, Malko, sérénissime pigiste travaillant pour la CIA se voit assigner une mission par Max, l'ordinateur superlatif de Langley qui stocke, trie, compare, évalue l'himalaya d'informations nécessaires à la survie du monde libre: protéger le plus gros porte-avion de la VII^e Flotte d'un probable coup fourré des Chinois. À l'ultime minute, Malko découvre avec horreur que l'invincible Max s'était trompé, que les Chinois avaient donc réussi à l'intoxiquer! Deux calculs, celui de l'ordinateur et celui du stratège des services secrets maoïstes; avantage Chine! Dans les deux calculs, l'inhumain. Seul l'Homme, en toute simplicité ici l'altesse sérénissime aux yeux d'or, celui qui comme le Fils de l'Homme transcende le calcul, peut choisir une mort rédemptrice, fait entrer un frisson mystique dans ce genre agnostique. Sacrifice librement consenti, forme noble, relevée, dans le double sens mondain et dialectique... L'amiral américain, ne sachant pas si Malko survivra à son acte héroïque déclare: «S'il y reste, je veux le savoir. Je vous jure que ce jour-là tous les pavillons de la VII^e flotte seront en berne.» (p. 255); *Aufhebung* militaire et patriotique donc, mais aussi civilisatrice, Malko a sauvé l'honneur civilisateur de l'Angleterre et de la Flotte américaine à Hong-Kong. Selon les règles de la guerre secrète, du professionnalisme et du contrat de lecture usuel du genre, il ne se serait agi que d'un coup dans une partie. Mais l'intertexte sollicite fortement le lecteur à y lire une variation exotique et espionnage du Golgotha: christique névralgie intercostale que Malko devait à d'autres tribulations; dont Tong, le saint fornicateur, allait



tirer prétexte pour se livrer sous couvert d'acupuncture à une tentative d'empoisonnement, non à l'aide de la lance évangélique mais de très chinoises petites aiguilles; il n'est pas jusqu'à ce colonel de l'Intelligence Service qui n'allait offrir une version passablement sadienne de la mise au tombeau en enfermant dans un cercueil avec le cadavre de Po-Yick, la jeune fille étranglée, l'assassin de cette dernière, afin de faire sortir la vérité de ce meurtrier, communiste et récalcitrant; etc. Voilà bien, en un lieu inattendu, certes, le modèle chrétien évoqué par le texte de sollicitation (souffrance du héros par procuration, récit lui faisant expier en lieux et places du vrai coupable, le lecteur).

Mais quel degré de généralité lui attribuer? En fait, déjà le texte de sollicitation de Charles Grivel lui-même hésitait, entre ce modèle et une seconde conception de la souffrance dans le roman populaire, un modèle radicalement pessimiste («il n'y a pas de récit heureux —un *happy-end*—, nous le savons bien, est toujours une fin rapportée»). Pour mieux trianguler la place de l'hésitation, voyons-y la définition de deux classes de fictions, polarisées: celle de la rassurante dialectique, la majorité —le moment négatif sera relevé à la fin, toute souffrance du héros n'aura pas été inutile—, et celle des romans excessifs —dont la trajectoire va du mal au pire. Sans qu'on ait là un principe de classement des genres, la plus grande partie du roman d'amour relèverait du premier pôle et toute la collection Gore de l'autre; et, à défaut de la vertu, ce qui se placerait au milieu seraient les hésitations, les modèles contrariés —auteurs pusillanimes ne se résolvant pas au pire, ou effets directs du principe de sérialisation qui fait mécaniquement échapper le héros à un funeste destin (après son beau geste, SAS continue à sévir; on ne saurait l'abîmer trop souvent). Ce qui incite à explorer une autre piste méthodologique: ne plus retenir la souffrance d'une seule classe de victimes, les héros, mais comprendre la singularité d'un type de souffrance propre à un genre, c'est-à-dire à doublement lire la souffrance comme une contrainte poétique, une loi du genre, et comme le matériau d'une étude culturelle.

Près de l'étymologie, nommons «horripilants» les genres où la tension provoquée chez le lecteur l'est par le risque de la mort violente, où d'entrée de jeu la souffrance représentée risque d'avoir le pire comme issue. Genre horripilant, qui depuis la guerre froide ne se fait pas faute de représenter de plus en plus abondamment la mort infligée, le roman d'espionnage se singularise par un traitement original de la mort en suspens, une leçon singulière de la souffrance, la torture. Le roman d'espionnage propose la configuration d'une génératrice-à-souffrance, le *spionspiel*, d'un type de souffrances spécifiques, celles infligées par la torture, et d'une construction verbale capable d'affecter le lecteur dans son corps, le corps romanesque des victimes.

Une petite torture limitée

La torture, ou au moins l'interrogatoire, ne fait pas partie des macro-structures sérielles du genre. Ce n'est que dans quelques romans, hors-collection, peu représentatifs et par ailleurs excellents, comme *La mort d'un juif* (1968) de Vahé Katcha, *La faille* (1970) d'Antonis Samarakis ou *L'interrogatoire Danziger* (1972) de Carl Fick, que l'interrogatoire devient la structure réactionnelle du récit. Première approximation donc sur la souffrance provoquant l'horripilation dans le roman d'espionnage: elle est circonscrite à un motif narratif. En fait, le roman d'espionnage emprunte ailleurs ses deux macro-structures sérielles les plus productives: la fuite et l'enquête. C'est la configuration du corps romanesque et du régime de phrases caractéristique de l'enquête, l'interrogatif, qui aura abrité ce motif, la question (qu'on entende résonner dans ce mot la menaçante note inquisitoriale). Au plan de la fonctionnalité narrative, la torture n'est que l'un des moyens de parvenir à savoir; ainsi, dans *Lecomte... Échec au Kremlin* (1981) de F.-H. Ribes, roman moins inspiré que représentatif, faire couper l'oreille d'un Chinois récalcitrant n'est que l'une des quatre façons d'obtenir une information, moins suave sans doute mais fonctionnellement similaires aux trois autres: Lecomte, sous une fausse identité écouterait une conversation qui ne lui est pas destinée; il avait auparavant reçu sur l'oreiller les confidences d'une pulpeuse métisse qui le prenait pour quelqu'un d'autre; et il avait fait chanter un truand, pourtant allié, à qui il fallait en remontrer.

Incidemment, l'incision fatidique permet de préciser sans lourdeur que la belle âme de l'espion répugne à de tels moyens, mais aussi qu'il lui faut bien en passer par l'implacable «tu dois» du *spionspiel* —ce *topos* est même un des plus fréquentés du roman d'espionnage. L'acte cruel est ainsi circonscrit, banalisé, triplement naturalisé: tout d'abord, du point de vue de la référence, il existe un monde où intimidation, chantage et torture sont efficaces — donc, en amont rationnels et, en aval, légitimes; ensuite, du point de vue du concept, c'est ce motif qui, à la surface du récit donne sa forme narrative la plus immédiate à l'adage machiavélien fondant le genre —«qui veut la fin veut les moyens»; enfin, du point de vue de l'usage, de la lecture, puisque l'enquête doit avancer, qu'elle ne saurait plus recourir aux «heureuses coïncidences» de la littérature populaire usées jusqu'à la corde et parfaitement malvenues dans un genre démontrant le caractère systématique, horloger même, du complot étranger, il faut bien que le récit en passe par ce motif. Lequel sera évidemment usiné sur la machine à horripiler à l'aide de trois curseurs: curseur de la gravité de la détérioration du corps romanesque, curseur du degré d'innocence relative des protagonistes, de la victime en particulier (depuis le comparse, professionnel du camp d'en-face connaissant les risques du métier et ayant tout fait pour mériter un châtiement narratif jusqu'à l'innocente, victime malheureuse d'une guerre qui n'est pas la sienne, victime d'une impitoyable quête de ces informations dont elle est si tragiquement dépourvue) et curseur de la discrétion —ou de la complaisance— de la narration.

Corps romanesque et assujettissement

Or, la torture tend à déborder de la place où le genre prétendait la circonscrite, dans deux directions.

Première direction, du point de vue du lecteur, il y aurait quelque excès de formalisme à s'en tenir à la seule similitude fonctionnelle des différentes manières d'obtenir de l'information. L'effet de rationalité propre à l'enquête fera moins d'effet sur le lecteur que l'horripilation causée par l'atteinte à l'intégrité du corps romanesque du questionné. Une même volonté de savoir, certes, mais à laquelle la question conjugue le haut degré d'un paradigme caractéristique du genre: l'effraction. Les frontières, les coffres-forts, les vies privées, les corps romanesques...: tant que le détenteur d'information est vivant et récalcitrant, rien n'oblige le romancier à s'en tenir à un seul geste cruel. Pour voir ce que l'adversaire a dans la tête, ou dans le ventre, le motif peut substituer à la bénigne indiscretion, à l'inoffensif cambriolage ou au mièvre chantage de plus spectaculaires effractions (rassurez-vous, je n'abuserai pas de la citation):

Le torse du supplicé n'était plus qu'une masse rougeâtre dont le sang avait imbibé le drap noir.

Des épaules à la taille l'épiderme avait été découpé avec une habileté atroce, inhumaine, respectant les artères, les veines, les organes vitaux. L'homme avait été découpé vif, comme un animal de boucherie. Quelques lambeaux de graisse jaunâtres, de la chair sanguinolente. Les épaules révélaient les masses rouge-bruns des muscles mis à nu comme une planche anatomique. Des filets de sang avaient séché le long du corps, là où le bourreau avait enlevé une lamelle de peau [...] (*Le Disparu de Singapour*, p. 202).

Le corps romanesque est un truchement entre mots et désir, un courtier permettant la conversion d'une convention narrative en émotion. Même si l'analyse démonte la facticité de ces meurtres, leur horreur hystérise ma lecture; seconde approximation sur cette souffrance: la rencontre du corps romanesque et de cette mise en œuvre singulière du régime interrogatif ne constitue au mieux qu'un équilibre instable, tiraillé entre une conception fonctionnelle de la torture et les effets sidérants du corps romanesque torturé sur le lecteur. L'état de la victime peut devenir tel qu'insensiblement la question se transforme aisément en supplice, en mise à mort. Claudication du motif, qui pourtant devait être subordonné à sa fin —l'obtention d'information— et qui dérive jusqu'à la fin de la victime... que l'information ait été obtenue ou non.

Deuxième direction par laquelle déborde le motif de la question: le roman d'espionnage, malgré son acharnement à tuer est d'abord une machine à représenter la domination. Là, comme dans tout jeu compétitif, la règle et ses navrantes conséquences s'appliquent également à tous les joueurs; n'étant pas source de la règle, chaque joueur peut la rappeler à tous les autres, dans

l'exacte mesure où lui peut aussi en être le destinataire. La tension maximale est obtenue lorsqu'un même personnage spécialiste est tiraillé dans une double allégeance, professionnelle et sentimentale, qu'il sait devoir se soumettre aux conséquences du *spionspiel* tout en se révoltant en vain devant l'injustice faisant mourir l'innocente —et toute innocence. Dans *Latitude 6°49'* (1958) de Claude Rank par exemple, deux agents soviétiques, pressés d'obtenir une information que seul un collègue américain possède s'adressent directement à ce dernier: les courtoisies initiales d'intimidation ont déjà eu lieu hors-narration (le chien est égorgé, le domestique assassiné et son épouse violée), les atermoiements et les échappatoires ne sont plus de mise. Le chantage à la mort prend dès lors une autre tournure, et passe à l'étape du rappel de la règle.

Pas la peine de prendre des gants, flic: tu sais bien qu'on va être obligé de te descendre... Des gars dans ton genre, c'est inutile qu'on leur raconte des salades, hein? Seulement... (p. 44)

Puisqu'on est entre professionnels, l'intimidateur sait que son atout majeur est ici neutralisé; la vie de la victime n'est plus un enjeu, le tortionnaire sait que sa future victime connaît le *vae victis*, le risque du métier. Aussi peut-il passer à la troisième phase.

Seulement, tu sais aussi qu'il y a elle, Ulland! Si tu parles, elle a une chance que sa mère puisse la reconnaître un jour! Sinon...

Maladresse tactique, l'intimidateur laisse savoir que déjà la sauvegarde l'intégrité physique du tiers menacé n'est plus un enjeu; il lui faut donc abréger et passer à la dernière offre:

C'est ça, tu as compris, Ulland... Malheureusement, il n'y a rien à faire. Et je crois que ça ne servirait pas à grand chose qu'on te raconte des tas d'histoires... Ta femme on la butera. On peut pas faire autrement. Mais on te promet de la buter devant toi. Sans qu'elle souffre. Ulland, t'entends? Sans qu'elle souffre. Toi, bien entendu...

Pauvre enjeu, sur lequel se clôt le premier temps du motif. Du second, la torture elle-même, la narration dispose par une ellipse et le troisième, le résultat de la question est donné enfin, d'un différent point de vue narratologique:

Selon les constatations médico-légales, Mrs Ulland avait été violée avant d'être sauvagement torturée, puis frappée de plusieurs coups de poignard ou de couteau. Le ou les assassins s'étaient également acharnés avec férocité sur Ulland.

Un supplément de hideur pouvait s'ajouter à ce crime; non pas sa description, mais cette découverte faite plus tard par le lecteur, en deux temps: il croit d'abord exact son calcul interprétatif —sa femme a été torturée, donc Ulland n'a pas parlé; puis le récit ultérieur établit que les tortionnaires avaient finalement obtenu d'Ulland ce qu'ils étaient venus

chercher. D'avoir parlé n'avait donc rien évité à Ulland —c'était assuré... ni à sa femme. Le terrible marchandage révèle alors seulement sa vraie nature: la raison du plus fort —de celui que ne lie même pas le contrat qu'il impose.

Les frontières, les coffres-forts, les vies privées... autant d'obstacles à l'obtention de l'information, ce carburant de l'espionnage de fiction, autant d'exercices préliminaires à celui consistant à sonder, à la lettre, cerveaux, cœurs et reins. Or, troisième approximation sur cette souffrance: l'effraction du corps de la victime ne s'en tient pas au seul geste cruel mais fonctionnel; il vise à dégrader pour assujettir. Assujettissement *dans* le jeu, puisque, agonistique, le jeu a besoin de vainqueurs et de vaincus; mais aussi assujettissement *au* jeu, auquel le vainqueur lui-même n'échappe pas. Pas de sens à la souffrance dans quelque transcendance; la raison fonctionnaliste elle-même (la souffrance comme voie d'accès à l'information) ne semble plus guère qu'un pudique prétexte.

Souffrance de genre

Alors? doit-on réduire le sens de la souffrance dans le genre au seul cynisme des auteurs ou des directeurs de collection (comme l'érotisme, le sadisme ferait vendre)? Peut-être, mais pas avant de tenter d'entendre deux des leçons culturelles un peu paradoxales du genre.

L'instabilité provoquée par les effets sidérants du corps romanesque torturé sur le lecteur oblige le genre à explicitement redoubler la rationnelle nécessité d'en venir à la torture par la nécessité de l'effectuer rationnellement. Étranger au plaisir d'infliger la souffrance, le tortionnaire ne doit tirer de son activité que le plaisir modeste de s'être correctement acquitté de sa tâche. Dans *Croisade à Managua* (1979) de Gérard de Villiers, à une provocation verbale du sandiniste capturé, le répugnant colonel Nuncio répond par une volée de coups aveuglement appliqués, alors qu'à une provocation autrement plus insupportable, le mercenaire Swiners offre une retenue toute professionnelle. Si le professionnel comprend et apprécie tout autre professionnel de qualité, appartînt-il à l'autre camp, il doit composer, dans son propre camp avec l'amateurisme toujours menaçant, source de tout gâchis. Ici, c'est l'hystérique, riche et somoziste Mercédès qui, pour se venger de la mort de son chien, utilisé pour torturer le *guerillero*, prise de rage, châtre ce dernier au sécateur. Le colonel et l'hystérique ne diffèrent en rien à l'aune du professionnalisme: même aveuglement passionnel; le supplice infligé au *guerillero* est le retour malencontreux du substrat d'horreur dont le professionnalisme prétend donner la version aseptique (liquidation maladroite, entachée de sentiments humains, trop humains, comme la vengeance, la haine raciste, la pure cruauté...). Cette conception de l'abus physique, pleine de sang-froid, doit s'accompagner d'une formation professionnelle idoine,

complétée par une attitude de réserve, professionnelle elle aussi, signe indubitable du spécialiste sachant faire un usage mesuré de ses connaissances pratiques; les dérapages malheureux dus à l'impatience, la frivolité, la nervosité ou le sadisme ne devraient pas en dissimuler le trait principal: efficace, la torture ne saurait rester inemployée!

Quatrième approximation sur la souffrance propre au roman d'espionnage: elle est l'effet d'un professionnalisme et d'une rationalité qui vont de pair. Et c'est une institution qui les fait tenir ensemble, c'est-à-dire à la fois les règles de cet univers ici nommé *spionspiel* et ses organisations, les appareils d'État spécialisés. Ces derniers, dans les collections françaises, sont le plus souvent faiblement narrativisés, au profit d'une sorte d'accord politique tacite entre auteur et lecteur. À la surface du récit, professionnalisme et rationalité donc, plutôt que légitimité; avec cet effet que l'ectoplasmisation narrative de cette fin sensée justifier les moyens, y compris les grands, permet aisément la généralisation de la leçon du genre dans l'esprit du lecteur sériel. Sans doute inspiré par les pratiques réelles de services de renseignement, le genre offre ainsi une morale bien plus universelle, seule garante d'ailleurs d'un demi-siècle de succès commercial —au-delà de la fiction comme reflet, la fiction comme expression d'un inconscient d'époque. Le roman d'espionnage, ce serait le genre pessimiste de l'homme en organisation, publique ou privée; le genre montrant le prix à payer pour appartenir à une organisation, la consolation de l'artisan et du pigiste, l'envers sombre et trouble de toute culture organisationnelle, valant métonymiquement pour toute organisation —à ceci près que si toutes sont de possibles génératrices-à-souffrance, peu se spécialisent dans la même rationalisation de la cruauté. Leçon au moins aussi prégnante que les plus directement lisibles choix politiques et idéologiques des auteurs.

Pour conclure, je soulignerais deux dernières retombées de cette voie méthodologique consistant à examiner la singularité d'un type de souffrance propre à un genre comme la fiction d'espionnage. D'une part, même si on y recueille des matériaux pour une histoire culturelle de la vérité ou de la torture, on n'y est pas tenu au seul discours éthique, au nécessaire militantisme style *Amnesty International*. Même si effraction des corps romanesques il y a, on n'a guère la propension à rabattre leur souffrance sur une fétichisation esthétique (comme celle accompagnant Sade, par exemple). Même si le genre n'est pas le seul à produire ce type de souffrance, chacun se distingue par le sens qu'il lui donne; ainsi, la figure du tueur sériel et celle de l'espion peuvent bien partager un même concept, la domination, il y a un monde entre la paradoxale et paroxystique réponse à la demande d'intimité du premier et l'assujettissement du second à des règles —elles, techniques, de la question et celles, sémantiques, de son univers, le *spionspiel*. D'autre part, le genre a beau constituer un des fleurons de la culture médiatique, il propose lui-même une «théorie» spontanée de la communication parfaitement décalée par rapport à celles initialement censées rendre compte de la

communication massmédias —valorisation de la communication comme phénomène de masse, valorisation de sa dimension persuasive et inégalitaire, valorisation d'une conception techniciste de la communication. Étudier le motif de la question dans l'espionnage sous cet angle, c'est y constater la valorisation de la communication duelle, l'exacerbation de la persuasion et de l'inégalité des interactants (tortionnaire et victime) et la professionnalisation techniciste de la torture. Ce qui permet une cinquième approximation sur la souffrance dans le genre: elle vient d'un imaginaire de la rétention de l'information, d'un univers où l'information peut être secrète, voire *doit* rester secrète; un univers d'anti-communication, en quelque sorte. Facilitateur, le tortionnaire, serait celui qui rétablit le flux. Le roman d'espionnage serait le genre de l'accessibilité à l'information. Paradoxe? Peut-être; mais dans la culture médiatique, c'est le genre qui aura fictionnalisé ensemble pouvoir et information. À une première grande figure —celle fondée sur le secret, narrativisée par des agents secrets, des documents secrets, une guerre secrète et des effractions (dont la torture)—, le genre en aura plus tardivement adjoint et développé une seconde pour ses lecteurs —celle fondée sur la tromperie, narrativisée par l'intoxication, la désinformation, la manipulation non pas de l'information mais de son traitement par le récepteur. Dans la première figure, il s'agissait de protéger l'information; dans la seconde, de la noyer pour la rendre indiscernable ou de lui greffer un cadre interprétatif mystificateur pour laisser au destinataire curieux le soin de se leurrer lui-même (ce qui s'était justement passé dans l'ordinateur des *Trois veuves de Hong-Kong*). Que l'on se rassure toutefois: outre que le secret n'est pas encore obsolète, la génératrice-à-souffrance connaissait depuis longtemps un autre usage à la torture, la souffrance comme message adressé à un tiers.

ROMANS CITÉS

FICK, Carl, *L'interrogatoire Danziger*, Paris, Hachette, 1972.

KATCHA, Vahé (Vahé-Karnik Khatchadourian), *La mort d'un juif*, Paris, R. Julliard, 1968.

ODIER, Daniel, *L'année du lièvre*, R. Laffont, 1977.

RANK, Claude, (C. Darville), *Latitude 6°49'*, Paris, Fleuve noir, «Espionnage», 1958.

RIBES, F.-H., (F. Richard et H. Bessières), *Lecomte... Échec au Kremlin*, Paris, Fleuve noir, «Espionnage», 1981.

SAMARAKIS, Antonis, *La faille*, Stock, 1970.

SEMPRUN, Jorge, *La deuxième Mort de Ramon Mercader*, Gallimard, 1969.
de VILLIERS, Gérard, *Les trois veuves de Hong-Kong*, Plon, «SAS», 1968.
de VILLIERS, Gérard, *Rendez-vous à Boris Gleb*, Plon, «SAS», 1974.
de VILLIERS, Gérard, *Le disparu de Singapour*, Plon, «SAS», 1976.
de VILLIERS, Gérard, *Croisade à Managua*, Plon, «SAS», 1979.

Pour en savoir plus

BACRY, Daniel & Michel TERNISIEN, *La torture: la nouvelle inquisition*, Paris, Fayard, 1980.
BECCARIA, Cesare Bonesana marchese di, *Traité des délits et des peines*, Paris, Éditions Cujas, 1966 [1766].
BLETON, Paul, *Les Anges de Machiavel. Essai sur l'espionnage*, Québec, Nuit blanche éditeur, collection Études paralittéraires, 1994.
BROQUEN, Mónica et Jean-Claude GERNEZ (sous la direction de), *L'effraction. Par delà le trauma*, Paris/Montréal, l'Harmattan, collection Sexualité humaine, 1997.
DEWERPE, Alain, *Espion. Une anthropologie historique du secret d'État contemporain*, Paris Gallimard, collection Bibliothèque des histoires, 1994.
LAURET, Jean-Claude et Raymond LASIERRA, *La torture et les pouvoirs*, Paris, Balland, 1973.
LAURET, Jean-Claude et Raymond LASIERRA, *La torture propre*, Paris, B. Grasset, 1975.
MASCIA-LEES Frances E. & Patricia SHARPE (ed.), *Tattoo, Torture, Mutilation, and Adornment: the Denaturalization of the Body in Culture and Text*, Albany, N.Y., State University of New York Press, collection SUNY Series. The body in culture, history, and religion, 1992.
MELLOR, Alec, *La torture; son histoire, son abolition, sa réapparition au XXe siècle* (préface de Rémy), Paris, Horizons littéraires, 1949.
PORRET, Michel (études réunies et présentées par), *Le corps violenté: du geste à la parole*, Genève, Droz, 1998.
ROEDELSPERGER, Denise, *L'univers mental de la torture*, Toulouse, Privat, 1981.

- SÉGUI, Claude, *La grande histoire illustrée de la torture*, Le Cagnet-Rocheville, Éditions de l'Olivier d'argent, 1985.
- SEIGNEUX de CORREVON, Gabriel, *Essai sur l'usage, l'abus et les inconvénients de la torture dans la procédure criminelle*, par Mr S. D. C., Lausanne, F. Grasset, 1768.
- SIRONI, Françoise, *Bourreaux et victimes: psychologie de la torture*, Paris, O. Jacob, 1999.
- TANNER, Laura E., *Intimate Violence: Reading Rape and Torture in Twentieth-Century Fiction*, Bloomington: Indiana University Press, 1994.
- VITTORI, Jean-Pierre, *Confessions d'un professionnel de la torture: la guerre d'Algérie*, Paris, Ramsay, 1980.
- Mots dire la torture: textes, témoins, torture. Actes de la rencontre du 22 juin 1989 organisée par le Comité universitaire contre la torture*, Alger, Comité national contre la torture, 1989.